

I

C'est fait. Ça n'en finissait pas. C'est fait. Mort. Tu me quittes. Tu me laisses vivante sans toi. Vacante. Ton corps immobile, d'autres vont s'en occuper. Déjà on me demande des vêtements pour l'habiller. Je les choisis et je les donne. Derrière le rideau, des hommes font leur office. Ils ont des valises métalliques. Je ne sais pas ce qu'ils trafiquent. Ils sont deux. Un petit tatoué trapu, un autre plus stylé, porté à la communication respectueuse.

Pour te laisser là sur ton lit, sans table réfrigérée, il faut semble-t-il te faire subir des arrangements. Ça se passe sans moi. Infirmiers, kinés,

tous ceux qui te touchaient en passaient par moi. J'étais ta gardienne. Je donnais accès. À ta souffrance, à ton immobilité pesante. Tu n'étais pas seul. Que l'on montre la moindre impatience et j'étais hors de moi. Prête aussitôt à en découdre. Toi qui ne te plaignais jamais, que l'on puisse si peu que ce soit te malmener, te presser... Je sortais les griffes. On s'excusait. On me calmait. Impossible de voir en d'autres mes manquements.

Ces hommes de l'autre côté du rideau font leur travail. Les filles sont près de moi. On se regarde, des questions plein les yeux. Des amis arrivent. C'est septembre, il fait chaud encore, la porte sur la terrasse reste ouverte. Certains sont dehors. Ils se taisent ou parlent doucement. On ne peut saisir dans les paroles qu'un murmure affligé. Ceux qui parlent disent comment comment est-ce arrivé. Mais déjà ils se doutent. Moi je ne réponds pas à cause des larmes qui viennent en vagues. Les filles et moi on se relaie, consolantes et pleurantes tour à tour.

Du café se fait, du thé, sans que j'aie dit la place des choses. Les téléphones sonnent. Le journal va publier une nécrologie. Je réponds aux questions. Veulent-ils une photo ? Ils en ont. Malheureusement ils passeront la plus laide, ils ont dû te trouver trop souriant sur les autres.

Les hommes des pompes funèbres ont fini leur travail. Ils ont fait de toi un mort convenable, à leur idée. Un mort bien peigné. Vite j'ébouriffe tes cheveux, ce que tu faisais enfant, racontais-tu, dès franchie la porte de chez toi. Pour le reste je ne sais pas ce que ces hommes ont trafiqué. Ton visage est détendu, tes mains croisées sur la poitrine, sur la chemise de coton blanc. Ta bouche dessine un vague sourire. Je caresse ta joue qui n'est pas froide encore. Je voudrais voir tes yeux, ce sera pour plus tard quand tous seront partis.

La mort était mon affaire. Nous étions sûrs tous les deux que le néant nous attendrait à la fin, le néant d'où nous venions, mais cette pensée te laissait serein tandis qu'elle m'occupait, me terrifiait. Tu riais de mes angoisses, tu finissais par les chasser un moment. Quand tu as su que cela devenait ton affaire et de quelles étapes le chemin serait jalonné, les choses furent vite réglées. Tu prendrais la mort de vitesse avant de vivre l'insupportable. Et tu as potassé les méthodes en secret. L'insupportable était encore abstrait.

Le temps flotte. Je dérive d'une heure à l'autre. L'homme des pompes funèbres revient avec un classeur. Il pointe du doigt des images, tourne des feuillets. Il ne dit pas de prix, à nous de les voir, inscrits sous les photos des cercueils

vernis posés au sol ou dressés, des urnes. C'est concret et irréel. Il nous parle d'un ton doux et navré. Il compare les essences, chêne ou sapin, panneaux de particules, le capiton ouatiné ou brodé, les poignées. Je flotte avec le temps... Il attend qu'on lui réponde, qu'on le questionne, et nous le faisons, nous entrons dans l'inconcevable. On tente de refuser les décors ouvragés. Non pas de croix. Une rose alors ? C'est du plastique métallisé. On refuse encore. On le peine cet homme, c'est visible. Il dit cette chose étonnante : ah, il n'aimait pas les fleurs ? Avec les filles nous échangeons des regards de connivence. Dès qu'il sera parti, sa phrase restée là, suspendue, fera notre miel un moment, nous voudrons te raconter l'anecdote. Tu t'en serais repu, tu l'aurais mise en scène, tu l'aurais racontée, on t'aurait écouté, mortes de rire. Mais la liste des choses dont nous ne rions plus ensemble commence à s'écrire.

Le choix de l'urne maintenant. Nous cherchons la plus simple. La couleur ? Verte ! Et j'ajoute pour cet homme, pour lui donner sa pitance : c'était sa couleur préférée. Il a un soupir compréhensif et satisfait. Son téléphone sonne, il peut maintenant nous dire le jour et l'heure.

On commence à prévenir les amis, la famille, tes collègues. On a fait une liste, les filles et moi.